JATBA, Revue d'ethnobiologie, 2000-2004, vol. 42 : 187-206

NI *AGER*, NI *HORTUS* : LA FORÊT DANS TOUS SES ÉTATS

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES RELATIONS SOCIÉTÉS/FORÊTS INSPIRÉES PAR JACQUES BARRAU

Geneviève Michon*

RÉSUMÉ.- Cet hommage est articulé autour d'une déclinaison très personnelle de l'opposition développée par Jacques Barrau entre *hortus* et *ager* pour appréhender la diversité des modes de domestication par l'homme des milieux et des ressources. En intégrant au cadre d'analyse que propose Barrau les particularités des milieux forestiers et des relations agriculteurs/forêts, je propose de casser cette opposition binaire en introduisant une troisième dimension, synthétisée dans le paradigme de « forêt domestique ». Questionnant ensuite le rapport plus global des sociétés à la forêt, je propose de relire les dynamiques de déforestation sous les tropiques à la lueur de cette opposition entre forêt domestique et les autres types de forêt, opposition qui renvoie à la crise contemporaine des représentations du rapport des sociétés à la nature. Au-delà de ce débat sur la déforestation, les nouveaux questionnements sur la conservation et la restauration des écosystèmes forestiers indiquent l'émergence d'une nouvelle forme de traitement collectif de la nature, qui traduit la matérialisation de nouvelles manières de voir et d'interpréter la place que se redéfinissent les sociétés contemporaines sur une terre de plus en plus domestiquée.

MOTS-CLÉS.- forêt paysanne – domestication – agriculture forestière – déforestation – rapport sociétés/nature

ABSTRACT.- Speaking from the background of a work experience in tropical forestry, I present a very personal interpretation of the opposition between hortus and ager developed by Barrau to characterize the diversity of nature and resource domestication. Integrating the particularities linked to forest ecosystems and to the relations between farmers and forests, I propose to define a third dimension in domestication, embodied in the paradigm of "domestic forest". I then propose to reinterpret deforestation dynamics in the tropics by the light of the contemporary crisis of the relation between societies and nature in general, and forests in particular. Finally, I suggest that the renovated discussions about forest conservation and restoration reveal the emergence of a new form of collective treatment of nature. This new way of treating nature materializes the new role contemporary societies set for themselves in a planet that becomes more and more domesticated.

KEYWORDS.- domestic forest – domestication – slash and burn agriculture – deforestation – nature/society relationship.

---

* IRD, UR 112, BP 64501, 34394 Montpellier Cedex 5 / genevieve.michon@mpl.ird.fr

INTRODUCTION : AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'*HORTUS*

Lorsque je suis arrivée pour la première fois en Indonésie pour étudier les pratiques agroforestières des paysans de Java, je n'avais en poche que mes compétences d'agronome formée au diagnostic des systèmes agraires, et les premières publications du jeune « Conseil pour la Recherche en Agroforesterie (ICRAF) », qui recommandaient de baser l'analyse des systèmes agroforestiers sur celle des « modalités spatiales et temporelles des associations entre arbres et cultures annuelles ». Ce bagage ne m'avait en rien préparée à déchiffrer ce que j'allais trouver sur place : une mosaïque relativement ordonnée de rizières et de champs de cultures sèches, peu associés aux arbres, mises à part quelques plantations bien rangées de girofliers ou de papayers. Mais aussi des canyons débordant d'un fouillis ligneux. Et encore, ombrageant les villages, des bosquets touffus dominés par des arbres imposants. J'aurais pu me contenter d'épiloguer sur la juxtaposition girofliers/légumes. Ou énumérer les associations agroforestières à base de papayer, de manioc et de taros qui, peu à peu, remplaçaient la culture du riz sur les rizières. Ou encore fouiller les cultures associées envahissant les diguettes de ces rizières. J'aurais dû m'intéresser de plus près aux essais agroforestiers encouragés par les services agricoles locaux, qui s'évertuaient à introduire du *Glyricidia sepium* en bordure des champs. Le diagnostic agroforestier aurait été rapide et je serais ensuite passée à autre chose.

Mais j'avais gardé dans mes valises quelques publications, dissidentes pour l'agronome que j'étais : les travaux de Terra (1953 a et b) sur l'horticulture à Java, l'étude de Geertz (1963) sur la comparaison entre l'agriculture javanaise et l'agriculture des îles forestières, et un cours de Barrau (1970) sur l'agriculture océanienne. Ces études m'ont poussée à aller regarder de plus près ce que mes collègues orthodoxes auraient condamné d'un seul regard comme inutile, ou au mieux exotique : les « fouillis » végétaux des îlots arborés des villages et de leurs alentours. Et ce faux pas allait me mener beaucoup plus loin que ce que je pensais à l'époque puisqu'il allait lentement mais sûrement transformer mes réflexions d'agronome en questionnements sur la nature de ce que l'on nomme communément « forêt », et, au-delà, sur les rapports entre l'homme et la nature.

PREMIER TABLEAU : DERRIÈRE L'*HORTUS* : LES JARDINS-FORÊT DU PAYS SUNDANAIS

Le point commun de ces publications concernait la description des « jardins » indigènes. De Java (Terra) à Sumatra (Geertz), ou à l'Océanie (Barrau), ces jardins étaient présentés comme un monde d'une grande diversité végétale et, surtout, comme un « modèle réduit de l'écosystème naturel environnant » (Barrau, 1970)[1]. Les auteurs montraient que, sous les tropiques, la production de ressources

[1] « Le jardin des essarteurs miniaturise souvent la structure de l'écosystème ambiant : diversité spécifique et variétale, structure complexe à plusieurs étages. Dans ce modèle réduit de forêt, on constate de la part des essarteurs un comportement horticole se traduisant par

végétales domestiquées pouvait prendre des formes variées, atypiques à la fois pour l'agronome que j'étais et pour la future spécialiste en agroforesterie que j'aspirais à devenir, mais que ces formes pouvaient être parfaitement synthétisées dans un concept unique : l'*hortus* de Haudricourt et Barrau. La convergence de ces descriptions et la clarté de l'*hortus*, pointant vers l'invisible domesticité de ces fouillis végétaux, m'a d'emblée incitée à visiter toutes les formations plus ou moins arborées se rapprochant de l'*hortus*. En m'invitant à ne pas partir le nez sur l'*ager* en ne m'intéressant qu'aux arbres isolés dans les champs (comme le recommandait à l'époque l'approche classique en agroforesterie), elle m'a permis de VOIR ces jardins d'arbres entourant les villages sundanais, même s'ils étaient en fait beaucoup plus qu'un simple « modèle réduit » de forêt, et d'en faire l'objet central de mon premier diagnostic de l'agroforesterie paysanne locale (Michon *et al.*, 1983).

Les analyses attachées à l'*hortus* m'ont ensuite guidée dans mon interprétation de ces « jardins-forêt ». Elles ont sans aucun doute inspiré l'analyse que j'en ai tirée sur leur nature et leur évolution même si à un moment donné, j'ai dû m'en détacher pour comprendre la réalité que j'avais sous les yeux.

L'observation qui a marqué ces premières recherches était que ces jardins, loin de disparaître dans un contexte démographique pourtant particulièrement défavorable à leur maintien[2], s'intensifiaient, tout en gardant les caractéristiques écologiques typiques de l'*hortus*, à savoir diversité floristique et structure complexe. J'ai avancé l'hypothèse que ces jardins étaient plus que la forme relique d'une ancienne « forêt communale », comme le suggérait la lecture de Terra, et qu'ils constituaient un pivot essentiel de la mutation en cours dans l'économie du village (Michon et Mary, 1985 et 1994). L'originalité de ce processus de mutation était remarquable. En effet, il y avait d'abord cette curieuse primauté de l'*hortus* sur l'*ager* : le renouveau des jardins contrastait avec l'abandon de la culture du riz, trop exigeante en main d'œuvre et peu rémunératrice. Mais il y avait aussi cette persistance des caractéristiques de l'*hortus* dans ce qui était incontestablement un processus d'intensification : la spécialisation en cours vers la production pour le marché urbain – fruits et légumes –, et l'introduction de variétés fruitières améliorées, n'altéraient en rien le caractère « généralisé » de cet écosystème domestique. Cette évolution ne collait que partiellement avec les interprétations offertes par Barrau et Geertz sur les processus globaux d'intensification des horticultures tropicales. Selon ces auteurs, la spécialisation remettrait en question la structure et la composition de l'écosystème, donc la nature même de l'*hortus*. L'*hortus* ne pourrait donc s'intensifier qu'en tendant vers un modèle *ager* de plus en

---

cette assistance mesurée apportée à la nature et par cette intégration à l'écosystème forestier des modes d'appropriation et de production » (Barrau, 1970). « Dans l'hortus, petit monde clos et modèle réduit de l'écosystème naturel environnant, on choisit avec soin la niche propice à chacun des végétaux cultivés ; on repique, on bouture, on tuteure, bref on seconde la nature et on protège des plantes dont on récoltera individuellement les produits » (Barrau, 1975).

[2] Les villages étudiés se situaient dans une zone rurale en voie d'urbanisation, avec une densité calculée de 1700 habitants au km^2, et la transformation d'une économie traditionnellement agricole, orientée vers la subsistance, vers une économie mixte où le travail salarié en ville et la production agricole commerciale devenaient prédominants.

plus caractéristique. Les questions que me posaient ces analyses allaient se trouver renforcées par mes observations sur les agroforêts des îles extérieures.

DEUXIÈME TABLEAU : DE L'*HORTUS* À L'AGROFORÊT

Si l'on retrouve sans trop de difficultés l'*hortus* de Barrau dans le « homegarden » de Java, les choses se compliquent quand on passe à d'autres formes de l'agroforesterie paysanne, en particulier dans les zones péri-forestières des îles extérieures. À Java, on reste dans un « jardin » : un écosystème certes généralisé, diversifié et miniaturisant la forêt, dans lequel on pratique aussi bien la cueillette que la culture, mais participant néanmoins d'un monde visiblement domestique. Plus près des forêts naturelles des grandes îles (Sumatra, Bornéo), on entre au contraire dans des systèmes qui n'ont plus rien à voir avec un jardin : la domesticité de l'*hortus* s'estompe, on est ici un véritable monde d'arbres. De la miniature de forêt, on passe, sur des centaines, voire des milliers d'hectares d'un seul tenant, à des espaces dont la physionomie et le fonctionnement évoquent une forêt grandeur nature. Or cette « forêt », qui n'a pourtant l'air ni plantée ni même domestiquée, n'a plus rien de « naturel ». Elle est totalement construite, la plupart du temps à partir de la destruction de la forêt « naturelle » préexistante (Michon et Bompard, 1987). Pour désigner ces systèmes, et sous le conseil inspiré du professeur Oldeman, nous avons créé le vocable d' « agroforêt » (Michon *et al.*, 1983), qui permettait de rendre compte à la fois de la proximité structurale et floristique de ces systèmes avec la forêt naturelle, et de leur rattachement au monde de l'agriculture, de la domestication et de l'artificialisation.

Le travail que j'ai entrepris sur ces agroforêts a visé à une caractérisation des « universalismes » qui liaient les divers exemples étudiés : qu'y avait-il de commun entre les agroforêts fruitières de l'Ouest de Sumatra, les forêts à dammar du Lampung, les jardins à benjoin du pays Batak ou les forêts à rotin de Kalimantan Est ? Je me suis aussi lancée dans un essai de compréhension générique de ces différents systèmes.

Dans un premier temps, j'ai essayé de fonder mon analyse sur une utilisation hybride des modèles *hortus* et *ager* décrits par Barrau, mais sans en tirer de réelle satisfaction. En effet, si, en première approximation, j'ai pu assimiler les agroforêts à un *hortus* géant et ligneux, j'ai eu du mal à vraiment congédier *l'ager* pour manque de pertinence. À Sumatra et à Kalimantan, les agroforêts sont la plupart du temps basées sur une relative spécialisation des objectifs de production et des espèces impliquées. Elles sont construites au travers de techniques classiques de l'artificialisation de la nature et de sa maîtrise : contrôle des espèces par la sélection végétale et la domestication, contrôle de l'environnement et des conditions de croissance par l'abattage de la forêt et la plantation homogène, traitements relativement indifférenciés appliqués à des populations d'arbres et non à des individus. Un peu d'*ager*, donc dans l'esprit comme dans la lettre. Cependant, le

résultat de cette artificialisation est visiblement à l'opposé d'un *ager* arboré[3]. En lieu et place d'une pérennisation de l'artificialisation et de l'homogénéisation du milieu, les pratiques agroforestières restituent un écosystème généralisé qui ne se contente pas d'apparaître totalement « naturel » traité par des interventions ponctuelles et individualisées, il est perpétué selon une stratégie qui s'apparente vraiment à un « laisser faire la nature » (Michon et Bouamrane, 2000). L'agroforêt serait-elle donc finalement un système proche de *l'hortus*, mais qui pourrait se réclamer du même degré d'artificialisation que l'*ager* ? Un hybride entre les deux modèles était-il concevable ? Comment sortir de la disjonction totale, de la dichotomie générique, introduite entre les deux modèles par Barrau ?

À l'évidence ces modèles, pris au pied de la lettre, ne permettent pas de décrypter de façon satisfaisante l'emboîtement des diverses logiques à l'œuvre dans ces constructions agroforestières. Cependant il me paraissait fondamental de continuer à m'appuyer sur la démarche qui les avait inspirés, à savoir la négation d'une quelconque unicité des modes de domestication par l'homme des milieux et des ressources. Cette certitude m'a amenée à chercher à comprendre en quoi et pourquoi cette opposition *hortus/ager* était limitante pour l'interprétation des agroforêts, puis à tenter d'en déduire un paradigme plus pertinent.

Les analyses de Barrau ne prennent pas réellement en compte la diversité des « traits forestiers » des systèmes agraires et paysagers auxquels se rattachent l'*hortus* et l'*ager*. Barrau a conçu ses modèles à partir de l'observation de systèmes de culture basés sur des plantes vivrières qui même lorsqu'elles sont pérennes restent plus ou moins herbacées, sans référence aucune à l'arbre. Les systèmes archétypaux auxquels Barrau se réfère se sont développés soit dans des « enclos » spécifiques, distincts de la forêt (les jardins à tubercules des horticulteurs océaniens, élargis à l'essart des paysans forestiers), soit dans l'espace ouvert des savanes du Moyen Orient (d'où est issu le champ de céréales). Barrau s'est donc placé d'emblée en marge, sinon en dehors, de l'écosystème forestier, en particulier en dehors des grandes forêts tropicales. L'*ager*, né dans un contexte écologique de savane, n'a sans aucun doute rien à voir avec le monde de la forêt tropicale et les cultivateurs de céréales ne portent pas en eux le « modèle écologique » de la forêt. L'*hortus*, lui, est génériquement forestier. Cependant, bien que miniaturisant les principaux traits de la forêt, bien que s'intégrant dans la forêt sur la durée, il s'en distingue aisément. *Hortus* et *ager* ne disent finalement rien de la forêt. Ils ne prennent pas en compte la spécificité de la domestication et de la culture des arbres, ni l'art de construire, d'entretenir et de reproduire un écosystème généralisé et diversifié qui ne soit pas un jardin, mais une vraie forêt. Ils ne permettent donc pas d'appréhender la diversité et la complexité des pratiques paysannes qui, plutôt que de s'approprier les ressources sauvages par la collecte, visent à « domestiquer » la production forestière.

Pour Barrau, comme pour nombre d'analystes des « systèmes agraires forestiers » (parmi d'autres : Mazoyer et Roudard, 1997 ; sans oublier Spencer,

---

[3] Les plantations forestières conventionnelles constituent l'archétype de cet *ager* ligneux : des champs d'arbres de la même espèce et du même âge, traités de façon massale, issus des mêmes principes que la céréaliculture productiviste, et qui ont peu de choses en commun avec une forêt naturelle.

1966) les phases non visiblement cultivées qui accompagnent l'essart ou le jardin sont abordées (quand elles le sont...) comme un tout indifférencié. Ce fourre-tout forestier est essentiellement considéré comme un espace « naturel » ou « anthropisé ». Lorsqu'on y fait référence, on le mentionne accessoirement comme le domaine de la cueillette ou comme une intéressante phase de reconstitution de la fertilité pour la culture temporaire, mais certainement pas comme un domaine de production différencié et pertinent. Or l'incorporation de ressources et de faciès forestiers remaniés dans les systèmes de production agricoles est une pratique universellement répandue chez les essarteurs et les horticulteurs. En Indonésie, elle constitue un volet essentiel des agricultures locales. À cause du manque d'intérêt scientifique pour cette pratique, on sait encore peu de choses sur les processus de « fabrication » par l'homme de ces différents faciès forestiers. On connaît mal les modalités et les finalités de leur manipulation par les agriculteurs, ou leur spécificité domestique et leur rôle dans l'économie locale ou nationale. En négligeant comme les autres ces phases forestières, Barrau a congédié tout un corpus cohérent de pratiques liées à l'arbre. Il a aussi occulté une dynamique fondamentale dans la domestication de la nature : celle qui conduit de l'appropriation et de la socialisation primitives des forêts naturelles à la production de forêts domestiques. La prise en compte de cette dynamique est essentielle pour comprendre l'évolution des forêts du globe, qu'elles soient ou non tropicales. Nous reviendrons sur cette dernière dimension plus tard.

Pour comprendre l'agroforêt dans ses diverses dimensions et dans ses apparentes contradictions, il est essentiel de se placer d'emblée sur la durée. C'est le temps à la fois lent, dynamique, et conflictuel de la sylvigenèse qui donne toute sa dimension au concept d'agroforêt. L'agroforêt est peut-être une forme particulière de forêt, elle est surtout un processus original de construction forestière (Michon et de Foresta, 1995). La compréhension des états observés passe d'abord par celle des processus à l'œuvre dans leur construction, et surtout par l'explicitation de la part respective de l'homme et de la nature dans ces processus. Plus que l'*hortus*, et quelle que soit sa forme, l'agroforêt résulte de l'imbrication complexe entre des actions programmées de l'homme sur le milieu, déterminées par une volonté de création et de contrôle donc d'artificialisation, et les réactions du milieu à ces actions humaines, c'est-à-dire une évolution « naturelle » du milieu créé. Évolution à laquelle l'homme consent, même s'il ne la recherche pas *a priori*, et dont il va se servir pour ses propres intérêts. La « part de l'homme » comprend à la fois des interventions massives sur la végétation, qui visent à des redéfinitions totales de l'écosystème et de ses composantes, et des manipulations fines, des soins individualisés réservés aux plantes les plus précieuses, qui favorisent une ressource particulière au sein de la structure. La genèse et la reproduction du système combinent un souci d'homogénéisation et de spécialisation de la part du « créateur », et des dynamiques « naturelles » de diversification et de complexification, que l'homme laisse sciemment s'exprimer, mais dans certaines limites. L'agroforêt paysanne n'est en

effet pas destinée, dans ce qui préside généralement à sa construction[4], à devenir une forêt. Elle ne le devient que par le jeu toléré des dispersions naturelles, qui permettent l'installation d'espèces et de structures caractéristiques de forêts mûres. Mais elle ne le devient pas non plus jusqu'au bout. L'homme va régulièrement jardiner au sein de ces structures « forestières » de façon à maintenir un état qui permette la reproduction des éléments utiles, et qui, dans une dynamique spontanée de succession forestière (donc sans intervention humaine) serait remplacé par un autre, plus forestier et moins désirable. La survie en l'état de l'agroforêt dépend donc totalement du maintien des activités humaines à un certain niveau.

TROISIÈME TABLEAU : DE L'AGROFORÊT À LA DOMESTICATION FORESTIÈRE

L'agroforêt oscille ainsi constamment entre nature et artifice. À l'image de l'*hortus*, les pratiques qui la construisent s'insèrent principalement dans une logique de connivence avec l'écosystème forestier. Cependant, comme dans tout *ager* qui se respecte, la démarche n'est pas totalement exempte d'affrontement brutal avec le milieu. Une hybridation entre les deux modèles serait-elle finalement possible ? Au-delà de ces dissertations, la vraie question qui se pose est celle de la valeur conceptuelle et paradigmatique de l'agroforêt. Derrière ses diverses déclinaisons, l'agroforêt peut-elle se poser comme un modèle homogène, à la fois réel et idéel, qui, à l'instar de l'*hortus* pour les jardins vivriers et de l'*ager* pour l'agriculture spécialisée de plein champ, permet d'embrasser la diversité des relations entre paysans et forêts sous les tropiques ?

L'emploi du vocable d'« agroforêt » pour résumer le paradigme de domestication forestière m'a posé deux problèmes. Le premier est son galvaudage actuel. Dans la littérature, « agroforêt » est maintenant indifféremment appliqué aux constructions complexes proches des agroforêts paysannes d'Indonésie, ou, dans le domaine de l'*ager*, pour désigner des technologies agroforestières classiques (des associations simples arbres/cultures). Le deuxième problème tient à la diversité des pratiques et des modes de domestications de la forêt par les paysans tropicaux, que l'agroforêt n'embrasse pas en totalité. Cette diversité inclut à la fois des opérations que l'on pourrait qualifier de « sylvicultures interstitielles », qui viennent s'insérer dans les structures forestières en place, et des « sylvicultures intégrales » basées sur le remplacement total de l'écosystème naturel par une réelle culture forestière (Michon, 1999). Dans les « sylvicultures interstitielles », les efforts de production ne cherchent pas à se substituer totalement à la forêt naturelle mais au contraire à s'intégrer de façon plus ou moins ponctuelle dans une trame forestière maintenue en place. Les pratiques qui les sous-tendent sont elles aussi insérées, elles associent la plantation disséminée d'individus sélectionnés à des modifications très ponctuelles des structures forestières visant à favoriser les individus plantés. Les « sylvicultures

[4] C'est-à-dire : raréfaction des ressources naturelles importantes dans l'économie locale, éloignement physique des écosystèmes forestiers, dynamiques de marché, conflits autour des ressources sauvages, ou réactions à des politiques ou des régulations contraignantes.

intégrales » impliquent une transformation plus drastique, plus durable et nettement visible, du moins dans un premier temps, de l'écosystème de référence. Selon les espèces choisies, ou selon les logiques sociales et économiques, elles se déclinent sur un mode cyclique ou sur un mode permanent.

Les pratiques impliquées dans la domestication de la forêt vont donc de la « cueillette améliorée » à la plantation, de la « manipulation intentionnelle » à la domestication des espèces et des structures (Anderson, 1990 ; Lescure & Pinton, 1993 ; Michon et Bompard, 1987 ; Wiersum, 1997a et b). La diversité des écosystèmes résultant de ces efforts de production forestière court d'écosystèmes relativement autonomes, dans la dynamique desquels l'homme intervient comme quantité négligeable et occasionnelle, à une artificialisation poussée... mais qui cependant conserve largement les composantes et les fonctions du milieu de départ. Est-il possible de construire un paradigme qui permettrait de façon globale et générique de prendre en compte ces différences dans l'ampleur et l'impact des différentes activités domesticatrices et productrices, de rendre compte de tous ces stades intermédiaires où l'homme agit sur l'écosystème forestier sans le détruire... tout en le transformant subtilement... et de façon plus ou moins réversible ? Un paradigme qui permettrait d'aborder ces espaces boisés différents par la structure et la nature des peuplements, la forme, la superficie, la physionomie mais où l'homme tient une place prépondérante ? Les auteurs qui s'y sont frottés ont inventé leurs propres termes : agroforêt complexe, forêt aménagée, forêt jardinée, jardin-forêt, agroforêt, jardin, verger, abattis, essart, champ, plantation... sans cependant arriver à faire ressortir sans ambiguïté une quelconque unification dans la prise en compte de la diversité de ces expressions du rapport entre paysans et ressources forestières. Cependant, derrière l'*hortus* et l'*ager*, et entre l'*hortus* et la forêt naturelle, il y a bien une « troisième voie » — la domestication de la forêt – à laquelle il est urgent de trouver un nom pertinent (Michon & de Foresta, 1997).

QUATRIÈME TABLEAU : FORÊT PAYSANNE OU FORÊT DOMESTIQUE ?

La lecture scientifique et globale de l'espace rural dans les tropiques humides est toujours terriblement tranchée : d'un côté ce qui se rapporte à l'agriculture (en gros les champs et les plantations bien identifiables), de l'autre « la forêt ». Même si « la forêt » est reconnue comme un ensemble de « formations écologiquement hétérogènes » (Letouzey, 1968 cité dans Barrau, 1983 ; mais aussi Richards, 1952 ; Jacobs, 1988 ; Whitmore, 1990), on cherche peu à comprendre quelles sont les relations entre les faciès observés et les activités humaines qui en dépendent ou qui les ont créés. Entre « la forêt » et l'agriculture, il y a aussi des « espaces de transition », un peu agricoles mais pas assez déforestés, et tellement mouvants ou informes qu'ils sont souvent oubliés, la plupart du temps pas nommés, ou mal nommés (« dégradés »), donc sans existence durable. Cette lecture en noir et blanc se retrouve dans les zones tempérées. Ici la forêt est devenue depuis longtemps une culture spécialisée, et l'agriculture « modernisée » a perdu ses éléments boisés : les haies, les bosquets de plein champ. La coupure qui sépare forêt et agriculture s'est affirmée vers le milieu du XIXe siècle, avec l'avènement de l'industrialisation, qui en

diminuant les pressions paysannes sur la forêt, a conduit à rendre l'une indépendante de l'autre. Elle a supprimé purement et simplement les anciennes forêts atypiques et ces « espaces de transition » qui étaient surtout des espaces d'intégration entre agriculture et forêt. Elle nous a aussi fait perdre la mémoire du fait que, jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'espace rural européen était articulé autour de la trilogie *ager-saltus-silva*[5] (Bechmann, 1984 ; Millier, 1996) dans laquelle les éléments « forestiers » étaient sinon dominants du moins indissociables des systèmes agraires. Les relations entre paysans et ressources forestières se jouaient à la fois dans la *silva* et le *saltus*, domaines du ligneux, mais elles intégraient aussi les éléments arborés de l'*ager* : traces boisées des champs et forêt linéaire (les haies) cultivées pour la production d'essences utiles ou précieuses. Tous ces éléments boisés du paysage rural constituaient ce que l'on appelait la forêt paysanne.

La forêt paysanne possède une valeur économique, sociale, symbolique et politique qui la distingue de la « forêt naturelle ». Elle ne doit donc en aucun cas être assimilée à de la forêt naturelle « anthropisée ». Mais elle n'est pas non plus soluble dans l'*ager* ou dans l'*hortus*. La production par les agriculteurs de ressources forestières domestiquées se réalise au sein de structures forestières particulières distinctes du champ ou du jardin. Et elle montre, à travers le monde et l'histoire, de nombreuses constantes. En effet, entre la *silva* du moyen âge, déclinée sous ses nombreux faciès[6], et la forêt paysanne du XIXe siècle ou la forêt transformée des paysans tropicaux, il existe des champs de continuité. Le plus fondamental consiste en l'articulation étroite de ces activités de production et de domestication forestières avec les activités agricoles. Les formations boisées utiles font partie intégrante des structures et du fonctionnement des exploitations agricoles, la forêt paysanne n'existe ni indépendamment ni aux dépens de l'agriculture. La deuxième ligne de continuité est le manque de visibilité globale de ces forêts paysannes. Ceci est dû à la diversité extrême des faciès impliqués, qui vont de grands blocs de forêt haute (les agroforêts à dammar de Sumatra, les bois de garde des villages sous l'Ancien Régime) à des formations ouvertes (certaines agroforêts à benjoin, certains faciès du *saltus*) et morcelées (les bosquets, les haies), voire à des arbres isolés dans les champs. Cependant, derrière cette diversité des faciès se profile une continuité globale à la fois des formes ou des structures, doublée d'une continuité

---

[5] Le *saltus*, domaine du pâturage libre du bétail, est souvent buissonnant, voire ligneux. Ses faciès sont mobiles, et varient en fonction des pressions de pâturage. Le *saltus* est couramment opposé à la *silva*. Issu du déboisement de la forêt primitive, il est considéré comme un écosystème « post-forestier », « dégradé » par des pratiques de défrichement par le feu, la houe et la serpe. La *silva*, forêt haute, moins traitée, fournit bois de feu et de construction, matériau, nourriture. On y trouve des pratiques de cueillette, mais aussi de culture, de protection, de gestion. Cependant, en dehors des épisodes de déprise démographique, la *silva* est si dégradée qu'elle est le plus souvent buissonnante, sous forme de taillis bas, ou de perchis (Badré, 1987 ; Bechmann, 1984).

[6] *silva communis*, forêt « domestiquée » et nourricière qui jouxte les villages, *silva concida*, qui produit le bois de chauffe, *silva palaria*, taillis qui fournit des pieux, *saltus*, domaine non soumis à l'appropriation privée, zone des jachères, *bois de garde*, pour le bois de construction, *silva forestis*, ou *foresta*, (« forêt ») : territoire de chasse réservé au seigneur (indifféremment bois ou landes) (Bechmann, 1984).

fonctionnelle, et économique (Michon, 1999). Le dernier domaine de continuité est, à mon sens, essentiel : il s'agit de la convergence des stratégies sociales d'appropriation qui sous-tendent les processus de domestication forestière. En dehors de ses objectifs techniques ou économiques, la domestication cherche toujours à sécuriser l'accès aux ressources. Dans le cas des forêts, cette question d'accès est centrale. Les conditions politiques et sociales qui ont régi et continuent à régir l'accès aux forêts naturelles de par le monde sont le plus souvent dominées par des rapports conflictuels entre « dirigeants » et « utilisateurs ». N'oublions pas que chez nous, la « forêt » (*foresta*) a été définie avant tout comme un espace d'exclusion (un domaine réservé, soustrait à l'utilisation collective, pour la jouissance exclusive – la chasse – du seigneur). La domestication permet de redéfinir les relations sociales autour des ressources et des espaces forestiers (Michon et de Foresta, 1999 ; Michon *et al.*, 2000 ; Michon, 2003), et c'est là une dimension essentielle du processus.

Ces diverses continuités constituent des « invariants » qui font qu'au-delà de la diversité historique et géographique des forêts paysannes, il existe un paradigme unificateur : la « forêt domestique » (Michon *et al,* 2003 ; Verdeaux, 2003). Cette « forêt domestique » participe autant du réel que de l'idéel. Elle se présente comme la déclinaison infinie d'un modèle de base qui emprunte à la fois à l'*hortus* et à ce que j'ai choisi d'appeler *silva* : une transformation et un contrôle progressifs d'éléments « forestiers » utiles dans l'économie domestique et pertinents dans les rapports sociaux. Ces déclinaisons sont faites de juxtapositions dans le temps et l'espace d'éléments et de principes communs, elles sont en transformation constante. À la fois réalité globale, modèle et concept, la forêt domestique représente autant un système de domestication et de culture, qu'un mode particulier d'appropriation de la nature. Elle nous parle autant du rapport symbolique de l'homme à la nature que des rapports sociaux et politiques développés autour de « la gestion des ressources naturelles ». La variété de ses déclinaisons tangibles ne fait que révéler la complexité des rapports que, de tous temps et sous toutes les latitudes, les agriculteurs n'ont jamais cessé d'entretenir avec la forêt dans son ensemble, y compris la grande forêt, naturelle, sauvage, royale, domaniale ou publique, juste parcourue pour la cueillette et la chasse. Derrière la complexité de ces rapports homme/forêt, elle renvoie aussi à la complexité du lien social qui, de tous temps, se crée autour de la forêt (Michon *et al.*, 2003). L'intérêt du concept est d'affirmer que la forêt ne peut se résumer à une existence physique ou à des caractéristiques biologiques. La forêt est, avant tout, une forme particulière du rapport entre les hommes.

La réalité de cette forêt domestique est constamment niée, aussi bien par les scientifiques que par les ingénieurs ou les politiques. Sans doute est-ce dû au fait que pendant des siècles, en Europe, elle a constitué le lieu privilégié d'affrontement entre paysans et seigneurs, les derniers refusant de reconnaître à sa juste mesure la spécificité du lien qui existait entre les premiers et les ressources forestières. Sans doute est-ce renforcé par la tradition des forestiers professionnels qui considèrent le paysan comme "l'ennemi permanent des forêts", incapable par nature de gérer la forêt car ses pratiques agricoles et pastorales ne visent qu'à l'éliminer (Michon *et al*, 2003). Sans doute l'histoire européenne a-t-elle profondément marqué l'appréciation

de la forêt domestique sous les tropiques. Toujours est-il que les forestiers contemporains se reconnaissent mal dans cette diversité des faciès et des productions qui ne ressemblent en rien aux canons de la sylviculture tropicale, que les agronomes l'ignorent car il y est trop question d'arbres, et que les agroforestiers la trouvent trop éloignée des technologies agroforestières recommandables. Que les écologues classiques n'y voient que la perturbation des équilibres et l'atteinte portée à l'intégrité de l'écosystème. Que les ONG l'affaiblissent en la mettant sur le même plan que la forêt naturelle. Que les politiques, enfin, ont intérêt à la nier pour justifier leur appropriation ou le maintien de leur contrôle sur les territoires ou les ressources des « forêts vierges ». Ainsi, en dépit de son histoire, de sa diversité, et de son universalisme, la forêt domestique reste une entité à peine définie, et fort mal connue.

CINQUIÈME TABLEAU : LA FORÊT DOMESTIQUE : UNE ÉTAPE OU UNE FIN EN SOI ?

Une fois posé le principe d'existence de la forêt domestique comme troisième élément explicatif de la diversité des modes de domestication par l'homme des milieux et des ressources, se pose la question de l'évolution globale de cette forêt domestique, des modes et des logiques de sa création et de sa transformation, en particulier dans les situations de « déforestation » et les dynamiques d'intensification de la production paysanne dans son ensemble. Cette forêt domestique dont la structure est hybride entre une forêt « naturelle » et un jardin ou une plantation, représenterait-elle aussi un stade particulier dans une évolution qui mènerait de la forêt nourricière, juste parcourue et collectée, à la production forestière intensive ?

La plupart des auteurs qui se sont penchés sur la question de l'évolution des systèmes agraires forestiers concluent à la disparition progressive des éléments et des caractères « forestiers » du système dans une dynamique d'intensification qui conduit tôt ou tard à la spécialisation. Cette évolution se retrouverait aussi bien dans les agricultures forestières vivrières et cycliques (Mazoyer et Roudard, 1997), que dans les dynamiques de collecte et de domestication des ressources commerciales issues de forêt (Homma, 1992). Barrau dit un peu la même chose en affirmant que, si les pratiques d'agriculture sur brûlis s'accélèrent, « s'amorce alors un procès conduisant [...] soit à une dégradation de l'environnement naturel ne permettant plus les activités humaines l'ayant provoqué, soit à la mise en place d'écosystèmes artificiels contrôlés avec des moyens différents » (Barrau, 1983 et 1986). Les historiens qui se sont penchés sur la forêt française en tirent les mêmes conclusions : à la fin du XVIe siècle, les pressions démographiques et économiques sur la forêt ont bien failli conduire à sa disparition totale (Badré, 1983 ; Corvol, 1987). Dans la logique de ces lectures convergentes, la forêt domestique, au même titre que l'agriculture forestière sur brûlis ou que la collecte, n'est « efficace » ou « stable » que tant que la pression humaine sur les terres et les ressources reste en deçà d'une certaine limite. Passée cette limite, elle s'intensifie ou se dégrade et disparaît irrémédiablement. Elle ne représenterait donc qu'un stade intermédiaire entre la

cueillette et la culture, et serait destinée à céder la place à des systèmes post-forestiers qui, s'ils continuent à inclure l'arbre, le feront sous forme plus « rationnelle » : plantation forestière homogène et équienne, champs d'arbre uniformes.

Barrau ne parle pas de culture ou de domestication forestière. Cependant, en proposant de dépasser la prétendue universalité du modèle agricole du Proche-Orient comme archétype de l'évolution de toutes les agricultures du monde, en lui opposant le modèle horticole du Pacifique, il ouvre de fait des pistes de réflexion originales pour discuter de l'évolution de la forêt. Affirmant haut et fort la coexistence de plusieurs modèles de domestication des plantes et de transformation des écosystèmes, Barrau s'oppose à l'idée d'une transformation linéaire des pratiques « agricoles » au sens large, qui partirait de la cueillette pour aboutir à la culture spécialisée et intensive. Sans y faire implicitement référence, cette analyse parle aussi d'intensification, en tout cas elle peut sans difficulté y être étendue. En effet, Barrau dit en substance que si les formes actuelles de l'agriculture intensive sont la conséquence directe d'un type précis d'évolution, qui a mené du *saltus*[7] à l'*ager* pour la domestication et la production des céréales, elles ne constituent pas la forme unique d'une évolution globalisante des modes de culture. En appliquant cette réflexion à l'évolution constatée des exemples de forêt domestique que j'avais sous les yeux, j'ai pu montrer qu'il n'y a pas, dans les dynamiques de domestication du milieu forestier par des paysans des tropiques, une évolution linéaire spontanée, ni à sens unique, depuis des modèles horticoles légers dominés par la cueillette et la protoculture dans un milieu forestier préservé, vers des modèles de production intensive et standardisée maximisant le contrôle humain sur les processus de production (Belcher *et al.*, 2000). Dans le cadre de la forêt domestique, l'intensification ne remet pas en question la logique basée sur la diversité et l'insertion dans les processus naturels. Même lorsque la spécialisation et le contrôle sont relativement poussés, le maintien de la diversité spécifique ainsi que la restitution et l'utilisation poussées des caractères forestiers de l'écosystème servent à la fois à mieux acclimater les espèces domestiquées, à encourager leur production, et à assurer leur reproduction. La domestication et l'intensification de la production forestière paysanne gardent résolument ce que j'ai appelé une « préférence forestière » (Michon & de Foresta, 1997). Cette préférence forestière s'oppose aux logiques de contrôle des espèces et des processus qui président à l'établissement des plantations forestières sous les tropiques. Du fait de cette préférence, l'intensification de la forêt domestique ne conduit pas à une spécialisation irréversible du milieu, ni des structures productives, biologiques ou économiques, ni même des fonctions sociales associées à cette forêt, et ceci semble être un phénomène unique dans les exemples d'intensification agricole de par le monde (Angelsen & Kaimovitz, 2001). J'ai aussi montré (Michon & de Foresta, 1999) que la forêt domestique peut constituer un atout majeur dans les processus d'intensification des systèmes de production dans leur ensemble. En effet, elle constitue une alternative écologiquement et économiquement viable à

[7] Compris ici comme lande, savane.

l'intensification de systèmes vivriers fragiles, intensification qui conduit souvent à une dégradation de l'ensemble du système de production.

Enfin, la production sociale de la forêt domestique permet l'intensification du contrôle paysan sur le milieu. En effet, elle assure tout à la fois appropriation foncière et patrimonialisation, constitution d'un capital productif et accumulation. Avec l'accroissement des pressions exercées sur la « forêt naturelle » dans son ensemble, ces fonctions deviennent capitales. Elles proposent une alternative aux systèmes de gestion qui se contentent de gérer des ressources naturelles auxquelles sont attachés différents systèmes de droits d'usage ou, au mieux, d'usufruit. La forêt paysanne constitue un atout essentiel pour la reproduction économique et sociale du groupe, ainsi que pour ses rapports avec l'extérieur. Selon les stratégies sociales liées à l'intensification, la forêt paysanne jouera un rôle qui ira du simple marquage de terres par une plantation lâche à la constitution d'une épargne sur pied par une intensification du peuplement, puis la construction d'une véritable structure de production indispensable à la vie domestique, ou à la constitution d'un patrimoine qui inclut propriété foncière et capital productif transmissibles, et qui permet de fonder un nouveau groupe domestique. Vis-à-vis d'intervenants extérieurs, elle permettra de mieux sécuriser l'accès aux ressources par la mise en avant de ces valeurs à la fois juridiques, économiques, sociales et patrimoniales.

Ces dernières observations dépassent largement le cadre des questionnements sur la domestication et la transformation des milieux par l'homme. Elles renvoient directement aux divers types de relations qui se nouent entre les paysans et « la forêt », et par là, aux rapports sociaux qui se créent autour du milieu forestier. Elles renvoient à tout un champ de questionnements scientifiques relevant plus de l'écologie politique que de l'ethno-foresterie.

SIXIÈME TABLEAU : DE L'*HORTUS* À L'EXPLICATION DU MONDE

La correspondance entre « modes de traitement des plantes » et « modes de traitement d'autrui » (Haudricourt, 1962) représente l'un des fondements de la réflexion en ethnoscience. L'opposition dialectique entre *ager* et *hortus* développée par Barrau constitue bien une tentative d'explication du monde qui se retrouve sous des formes voisines chez d'autres auteurs : des anthropologues (Pelzer, 1945 ; Geertz, 1963 ; Dove, 1983), mais aussi des économistes (Henry, 1987), des géographes (Clarke, 1975 ; Monnier, 1981) ou des politologues (Smouts, 2001).

Ce schéma d'opposition entre une vision « agricole » et une vision « horticole » du monde m'a été fort utile pour décrypter les crises et les conflits, en particulier entre paysans et intervenants extérieurs, qui marquent les situations de déforestation sous les tropiques. Barrau s'y était lui-même essayé. Pour comprendre les différences de comportement vis-à-vis de la forêt entre peuples de forêts et colonisateurs venus de milieux non forestiers, Barrau avait cité les « modèles écologiques » propres à chaque société : l'écosystème dans lequel une société

donnée a créé sa civilisation lui sert en quelque sorte d' « étalon », et agit sur la façon dont cette société va traiter la nature[8].

La crise forestière, qui semble se généraliser à l'ensemble des dernières forêts tropicales, n'est pas uniforme dans ses expressions. Elle est faite de la multiplication de crises micro-localisées qui renvoient, en première observation à des conflits d'usage sur l'espace : collecte contre exploitation forestière, essartage contre agriculture fixée, jardins ou agroforêts paysannes contre grandes plantations. En poussant l'analyse un peu plus loin, on peut montrer que ces crises s'appuient surtout sur des conflits qui sont à la fois de légitimité (et donc de pouvoir) et de représentation. Les conflits de représentations portent sur la conception que chaque groupe se fait de la nature et de ses propres rapports à la nature. De même qu'il n'existe pas de continuum entre les différents types d'usage de la nature, il semble y avoir une dichotomie générique entre les différents modes de rapports à la nature. L'action humaine sur la nature se pense et se conduit soit en *continuité* soit en *rupture* avec les dynamiques et les processus naturels. Le modèle *ager* reflète une volonté de maîtrise forte de la nature, dans un but de production et de rentabilité maximales d'une ressource donnée. Dans sa logique, les rapports à la nature sont basés sur un « affrontement » continuel, pour reprendre les termes de C. Henry (1987). Cet affrontement crée un déséquilibre profond qui se traduit par une artificialisation poussée des espèces et des structures biologiques et une substitution des mécanismes naturels par la technique. On rejoint le « paradigme agricole » de Smouts (2001) ou le paradigme technique de la « fabrication d'artifices » de Larrère (2002). Ce premier schéma renvoie immédiatement à la conception de la nature et des rapports de l'homme à la nature tels que les définit la modernité : l'homme se situe ici en dehors de la nature qu'il objectivise et à partir de laquelle il construit son propre monde. En postulant son extériorité par rapport à la nature, l'homme peut à volonté l'observer, la décrire, y conduire ses expériences, et enfin la dominer par ses connaissances (la Science) et ses pratiques (la technique qui en est issue). Le cadre conceptuel de la modernité induit et justifie la volonté de maîtrise totale de la nature par l'homme. Au contraire, *hortus* et *forêt domestique* se déclinent comme les deux formes voisines d'un même mode de rapport entre homme et nature, fait d'« intégration » et d'« assistance mesurée » qui fait référence à cette « amitié respectueuse » entre l'homme et les plantes définie par Haudricourt (1962), ou à une « connivence » entre l'homme et la nature (Henry, 1987). Au déséquilibre de l'*ager*, l'*hortus* et la forêt paysanne opposent la restitution délibérée des équilibres. L'intégration de l'homme dans les dynamiques de la nature est marquée par un infléchissement subtil des processus naturels visant à la recherche d'une production optimale pour la satisfaction d'une vaste gamme de besoins économiques et sociaux. On rejoint le « paradigme forestier » de M.C. Smouts (2001). On est aussi hors de la

---

[8] « Ainsi, les peuples issus de forêt privilégieront la diversité et le traitement individuel des plantes, ceux qui vivent dans des environnements plus ouverts s'attacheront à recréer une certaine homogénéité en travaillant en masse sur la végétation » (Barrau, 1983) « L'intervention de civilisations [...] céréalicoles dans un environnement forestier se traduit par une contradiction dont la solution la plus fréquente est la disparition de la forêt » (Barrau, 1983).

modernité : l'homme est ici dans la nature, et non pas au-dessus d'elle, élément, particulier certes, mais parmi les autres éléments.

Les conséquences de ces conflits de représentation sont simples. Pour reprendre les mots de Barrau, l'homme en forêt tropicale s'y insère ou la détruit. Les paysans de la forêt ont réussi à intégrer leur production à l'écosystème, ils ont domestiqué sans détruire. La vision céréalicole et moderne de la nature invite au contraire à maîtriser la forêt par la technique, c'est-à-dire à détruire sa diversité et sa complexité. Les colonisateurs javanais issus du monde maîtrisé des rizières, arrivant à Bornéo ont refusé de reconnaître que les forêts à rotins des cultivateurs dayaks étaient en fait des forêts plantées et entretenues, car elles ne correspondaient pas, dans leur apparent désordre épineux, à leurs critères de plantation propre et bien ordonnée. Ils les ont donc détruites pour les remplacer par des plantations de palmiers à huile ou d'acacia (Michon, 2003). Les services d'amélioration de l'hévéa refusent de s'intéresser aux plantations paysannes tant que celles-ci continueront à ressembler à des « jungles » désordonnées où l'hévéa côtoie des dizaines d'autres espèces. Les services forestiers refusent de voir dans l'agroforêt à dammar autre chose qu'une « forêt naturelle dégradée ». Ils l'avaient donc donnée en concession à un exploitant forestier, puis à un planteur de palmier à huile.

S'agit-il là uniquement de conflit de représentation ? Ou de violence environnementale traduisant des conflits de légitimité ? La négation par un groupe dominant de la vision du monde des autres s'accompagne en général de la négation des droits de ces autres, en particulier sur les ressources et le territoire. Les conflits de légitimité se terminent souvent mal. À Bornéo, à Sumatra, ils ont été à l'origine d'une bonne part des grands « incendies de forêt » qui ont marqué les années de sécheresse (1992, 1995, 1997, 1998). Ils ont aussi entraîné emprisonnements, assassinats, déstructurations des groupes sociaux locaux. Ces conflits nous rappellent, s'il est besoin, que forêt et pouvoir sont indissolublement liés.

CONCLUSION
APRÈS L'*AGER* : LA FORÊT DOMESTIQUE COMME NOUVEAU MODÈLE D'INTERVENTION ÉCOLOGIQUE ?

Le centre de gravité du questionnement autour de *ager*, *hortus* et *silva* peut ainsi être déplacé sans effort d'un pôle agro-technique et écologique – qu'est-ce que la domestication des espèces ? qu'est-ce que l'artificialisation de la nature ? – à des questionnements qui concernent le rapport des sociétés à la nature – comment les hommes définissent et matérialisent-ils leur rapport au monde qui les entoure ? –, et, par là, à la façon dont les hommes se considèrent et s'organisent pour gérer cette nature – comment se crée et évolue le lien social autour de la question de la nature ? –. Plus que par la démarche classique de l'écologue ou de l'ingénieur, c'est sans doute à travers ces deux dernières questions, centrales à l'anthropologie et en particulier à l'ethnoscience, que l'on devrait appréhender les problèmes actuels liés à

la gestion (non) durable des forêts tropicales. L'état des forêts ne renseigne-t-il pas avant tout sur celui des rapports sociaux[9] ?

Cette démarche est essentielle pour comprendre les questionnements actuels sur la crise forestière, et au-delà, sur l'environnement. À travers la « déforestation » et la « destruction de la nature», les questions techniques renvoient vite à la question sociale, et on reconnaît de plus en plus souvent que le « dérèglement global de la nature » renvoie finalement au « dérèglement des sociétés ». La volonté d'artificialiser la nature pour mieux la dominer, sous-jacente dans le modèle technique développé en Occident mais qui s'est exprimée dans bien des endroits de la planète, semble avoir atteint une limite critique (Latour, 1991 ; Larrère & Larrère, 1997). En opposant nature et artifice, c'est la modernité qui a elle-même induit cette limite. La fabrication généralisée d'artifices a laissé peu de nature « naturelle » : à côté des écosystèmes artificialisés par et pour la production agricole ou forestière, on trouve d'immenses zones « anthropisées », qui ne sont pas de la nature « naturelle » ni réellement, ou intentionnellement « fabriquée », mais qui sont en même temps impropres à la production. Dans la conception de l'écologie classique, cette nature « fabriquée », si elle n'est pas conçue comme un artifice utile, est, nécessairement une nature « dégradée ». La modernité pense que la nature, si elle n'est pas transformée pour les besoins humains, doit être préservée dans son intégrité originelle. Ces zones dégradées (qui comprennent TOUTES les forêts travaillées, domestiquées, reconstruites par les paysans), qui sont des zones de non utilité totale, sont donc à réhabiliter par la production ou pour la conservation.

La grande opposition entre modernes et pré-modernes dans les représentations du rapport des sociétés à la nature, et dans la matérialisation de ce rapport, est en train de basculer. De plus en plus, on voit que, même si l'homme n'est qu'un épiphénomène dans la très longue histoire de la nature, nature et humanité ont désormais, et plus que jamais aujourd'hui, une histoire commune. Il devient évident que la maîtrise par l'homme de la nature n'a jamais été que partielle, et que la plupart des systèmes artificiels ne sont en fait que des entités nature/société qui vivent à travers l'histoire de leur double inscription : dans le monde humain et dans la nature.

Avec les nouveaux questionnements sur la « restauration » des écosystèmes, sur la conservation de la diversité biologique ET de la diversité culturelle, sur la mise en patrimoine des espaces, des espèces ET des savoirs, on voit émerger une nouvelle forme (nouvelle en tous cas pour l'Occident) de traitement collectif de la nature. Ce nouveau rapport mêle étroitement l'humanité et le naturel, il ne sépare plus l'histoire naturelle de l'homme de l'histoire humaine de la nature. Il s'agit non plus de contraindre par la technique une nature naturelle, mais d'infléchir l'évolution d'une nature qui a désormais une longue histoire commune avec l'homme. Cette nouvelle représentation se matérialise dans les entreprises de « génie

---

[9] « Une époque historique livre des révélations essentielles sur son idéologie, ses institutions et ses lois, ou son tempérament culturel, à travers les différentes manières dont elle traite ou considère ses forêts (R. Harrison, 1992), « Forestry is not about trees, it is about people » (Westoby, 1987), « L'histoire naturelle de l'homme est inséparable de l'histoire humaine de la nature » (Descola, 2001). Voir aussi Dornboos, 2001.

écologique » ou dans le nouveau paradigme technique de « pilotage de trajectoires naturelles » (Larrère, 2002). On cherche désormais à recréer des états non plus artificiels et totalement dépendant de l'intervention humaine, mais restaurés : « infléchir, initier ou entraver les processus naturels et les dynamiques écologiques » afin d'aboutir, avec un soupçon de jardinage, à des « états plus ou moins autoreproductibles » (Larrère, 2002). Les milieux résultants seraient donc des hybrides reconnus entre nature et technique. Il est intéressant de noter qu'on retrouve dans ces définitions les mêmes principes que ceux qui président à la mise en place et à la reproduction des agroforêts indonésiennes et qui ont inspiré le modèle paysan de « sylviculture intégrale ».

Bien que ces entreprises de restauration écologique aient peu de choses à voir avec celles des paysans des forêts tropicales aménageant par petites touches leur *silva* (il s'agit en effet de réparer, ou de préserver un paysage pour sa valeur patrimoniale, non de produire ou de domestiquer) il serait cependant intéressant de les confronter terme à terme. Au-delà des leçons d'ingénierie écologique que pourraient nous apporter ces exemples de culture forestière, cette démarche pourrait en effet catalyser l'émergence de nouvelles manières de voir et d'interpréter la façon dont les sociétés industrielles contemporaines redéfinissent leur place sur une terre de plus en plus domestiquée. C'est bien le point central des questions d'environnement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANDERSON A., 1990.- Forest management strategies by rural inhabitants in the Amazon estuary. A. GÓMEZ-POMPA, T. C. WHITMORE & M. HADLEY. *Rain Forest Regeneration and Management.* Paris, UNESCO & The Parthenon Publishing Group. 6 : 351-360.

ANGELSEN A., et D. KAIMOVITZ, 2001.- *Agricultural technologies and tropical deforestation*, Oxon, UK., CABI Publishing and CIFOR, 422 p.

BADRÉ L., 1983.- *Histoire de la forêt française.* Paris, Arthaud. 309 p.

BARRAU J., 1970.- L'Homme et son environnement végétal en région tropicale humide: L'exemple Malayo-Océanien. Cours dactylographié. Fac. de Lettres / Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris. 45 p.

BARRAU J., 1975.- Écologie. *in* R. Cresswell ed., *Éléments d'Ethnologie.* Paris, Armand Colin. Vol. II : 7-43.

BARRAU J., 1983.- Civilisations et sociétés. ORSTOM-UNESCO. *Ecosystèmes forestiers d'Afrique.* Paris. XIX: 373-385.

BARRAU J., 1986.- Les hommes et les forêts tropicales d'Afrique et d'Amérique. *Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle.* Paris, MNHN. 132 : 289-296.

BECHMANN R., 1984.- *Des arbres et des hommes : la forêt au Moyen Age.* Paris, Flammarion.

BELCHER B., G. MICHON, A. ANGELSEN, M. RUIZ-PEREZ & H. ASBJØRNSEN, 2000.- Cultivating (in) tropical forests? The evolution and sustainability of systems of management

between extractivism and plantations. Présenté à l'Atelier International, *Intermediate systems in forest management*. Lofoten, Norvège, Juillet 2000

CLARKE W. C., 1975.- The maintenance of agriculture and human habitats within the tropical forest ecosystem. MAB Symposium on *Ecological effects of increasing human activities on tropical and subtropical forest ecosystems*, Port Moresby, UNESCO, Canberra.

CORVOL A., 1987.- *L'Homme aux bois. Histoire des relations de l'homme et de la forêt* XVIIe-XXe siècles. Paris, Fayard. 487 p.

DESCOLA P., 2001.- Leçon inaugurale, Chaire d'Anthropologie de la Nature, Collège de France, 29 mars 2001.

DOORNBOS M., SAITH, A. WHITE, B. 2001.- *Forests. Nature, people, power*. Oxford, UK, Blackwell Publishers. 358 p.

DOVE M. R., 1983.- Theories of swidden agriculture and the political economy of ignorance, *Agroforestry Systems* 1: 85-99.

GEERTZ C., 1963.- *Agricultural Involution: the process of ecological change in Indonesia*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press. 176 p.

HARRISON R., 1992.- *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*. Paris, Flammarion. 396 p.

HAUDRICOURT A.G., 1962.- Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui. *L'Homme* 2 (1), : 40-50

HENRY C., 1987.- *Affrontement ou connivence? La Nature, l'Ingénieur et le contribuable*. Paris, Multigraph. 27 p.

HOMMA A. K. O., 1992.- The dynamics of extraction in Amazonia: a historical perspective, *in* D. C. NEPSTAD and S. SCHWARTZMAN, editors, *Non-timber products from tropical forests: evaluation of a conservation and development strategy*, New York, New York Botanical Garden : 23-32.

JACOBS M., 1988.- *The tropical rain forest: a first encounter*. Berlin, Heidelberg, New York, Springer Verlag. 295 p.

LARRÈRE C., LARRÈRE R., 1997.- *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*. Paris, Aubier, 355 p.

LARRÈRE R., 2002.- Le questionnement éthique des écologues : quand l'écologie, science d'observation, devient science de l'action. Communication à l'École Thématique « *Biodiversité* », Porquerolles, Oct. 2002.

LATOUR B., 1991.- *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte. 206 p.

LESCURE J-P., F. PINTON, 1993.- Extractivism : a controversial use of the tropical forest ecosystem, *in* M.C. HLADIK, A. HLADIK, O.F. LINARES, H. PAGEZY, A. SEMPLE & M. HADLEY (eds.), *Tropical Forest People and food; biocultural interactions and applications to development*. MAB Series n°13, Paris, Carnforth, New York, Parthenon Publ. : 767-774

MAZOYER M., L. ROUDARD, 1997.- *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*. Paris, Seuil. 532 p.

MICHON G., J. M. BOMPARD, C. DUCATILLION, P. HECKETSWEILER, 1983.- Tropical forest architectural analysis as applied to agroforests in the humid tropics: the example of traditional village agroforests in West Java. *Agroforestry systems* 1(2) : 117-130.

MICHON G., F. MARY, 1985.- Conversion of traditional village gardens and new economic strategies of rural households in the area of Bogor, Indonesia. First International Conference "The Tropical Homegarden", Bandung, Indonesia.

MICHON G., J. M. BOMPARD, 1987.- Agroforesteries indonésiennes : contributions paysannes à la conservation des forêts naturelles et de leurs ressources. *Rev. Ecol. (Terre Vie)* 42 : 3-37.

MICHON G., F. MARY, 1994.- Conversion of traditional village gardens and new economic strategies of rural households in the area of Bogor, Indonesia. *Agroforestry systems* 25 : 31-58

MICHON G., H. DE FORESTA, 1995.- The Indonesian agro-forest model, *in* P. HALLADAY & D. A. GILMOUR, *Conserving biodiversity outside protected areas. The role of traditional ecosystems.* Gland, Switzerland and Cambridge, UK, IUCN : 90-106.

MICHON G., H. DE FORESTA, 1997.- Agroforests: pre-domestication of forest trees or true domestication of forest ecosystems ? *Netherlands Journal of Agricultural Science*, 45 : 451-462.

MICHON G. 1999.- Cultiver la forêt: *ager, hortus* ou *sylva*? *in* PAGEZY H. *et al.* (ed.) *L'Homme et la Forêt Tropicale*, Châteauneuf de Grasse, ed de Bergier : 311-326.

MICHON G., H. DE FORESTA, 1999.- Agro-forests: Incorporating a forest vision in agroforestry. *in* BUCK L., J. LASSOIE, E. FERNANDEZ, *Agroforestry in sustainable agricultural systems.* New York, CRC Press, 416 p.

MICHON G., BOUAMRANE, M. 2000.- Artificialisation et nature. Continuité en agroforêt. *in* GILLON *et al,.* éds. *Du bon usage des ressources renouvelables*, Paris, IRD Editions, Collect. Latitudes 23 : 53-74.

MICHON G., H. DE FORESTA, KUSWORO, P. LEVANG, 2000.- The Damar agroforests of Krui: Justice for forest farmers. *in* ZERNER, C. ed., *People, Plants and Justice. The politics of Nature Conservation.* New York, Cambridge University Press : 159-203.

MICHON G., B. MOIZO, F. VERDEAUX, H. DE FORESTA, Y. AUMEERUDDY, A. GELY, G. SMEKTALA, 2003.- Vous avez dit déforestation ? *Bois et Forêts des Tropiques*, 278 : 3-12.

MILLIER C.,1996.- préface, *in* BALENT G., La forêt paysanne dans l'espace rural. Biodiversité, paysages, produits. *Etudes et Recherches sur les Systèmes Agraires et le Développement* 29, INRA Editions : 5-6.

MONNIER Y., 1981.- *La poussière et la cendre. Paysages, dynamique des formations végétales et stratégies des sociétés en Afrique de l'Ouest.* Paris, ACCT, Ministère de la Coopération, 264 p.

PELZER K. J., 1945.- *Pioneer settlement in the Asiatic tropics.* New York, International Secretariat Institute of Pacific Relations.

RICHARDS P.R., 1952.- *The tropical rainforest,* Cambridge, UK, Cambridge University Press, 600 p.

SMOUTS M.-C., 2001.- *La forêt tropicale, jungle internationale. Les revers d'une écopolitique mondiale.* Paris, Presses de Sciences Po., 344 p.

SPENCER J.E., 1966.- *Shifting cultivation in Southeast Asia.* Berkeley, USA, Univ. of California Press, 267 p.

TERRA G. J. A., 1953 a.- Mixed-garden horticulture in Java. *The Malayan Journal of Tropical Geography* 1 : 33-43.

TERRA G. J. A., 1953 b.- The distribution of mixed gardening on Java. *Landbouw* 25(II) : 163-224.

VERDEAUX F., 2003.- De la forêt publique, à la forêt domestique. Deux exemples contrastés de ré-appropriation forestière (Côte d'Ivoire et Tanzanie) ; *Bois et Forêts des Tropiques.* 278 : 51-64.

WESTOBY J.C., 1987.- *The purpose of forests: follies of development.* Oxford, New York, NY, USA, B. Blackwell, 343 p.

WHITMORE T. C., 1990.- *An introduction to Tropical Rain Forests.* Oxford, Clarendon Press.

WIERSUM K.F. (1997a). Indigenous exploitation and management of tropical forest resources: an evolutionary continuum in forest-people interaction. *Agriculture, Ecosystems and Environment* 63 : 1-16.

WIERSUM K.F. (1997b). From natural forests to tree crops, co-domestication of forests and tree species, an overview. *Netherlands Journal of Agricultural Science*, 45 : 425-438.

*****

Tacca leontopetaloïdes (L.) Kuntze.

[dessin Jacques Barrau]

Imprimé en France. - JOUVE, 11, bd de Sébastopol, 75001 PARIS - FRANCE
N° 385076P - Dépôt légal : octobre 2005

Résumé

Cet hommage est articulé autour d'une déclinaison très personnelle de l'opposition développée par Jacques Barrau entre hortus et ager pour appréhender la diversité des modes de domestication par l'homme des milieux et des ressources. En intégrant au cadre d'analyse que propose Barrau les particularités des milieux forestiers et des relations agriculteurs/forêts, je propose de casser cette opposition binaire en introduisant une troisième dimension, synthétisée dans le paradigme de « forêt domestique ». Questionnant ensuite le rapport plus global des sociétés à la forêt, je propose de relire les dynamiques de déforestation sous les tropiques à la lueur de cette opposition entre forêt domestique et les autres types de forêt, opposition qui renvoie à la crise contemporaine des représentations du rapport des sociétés à la nature. Au-delà de ce débat sur la déforestation, les nouveaux questionnements sur la conservation et la restauration des écosystèmes forestiers indiquent l'émergence d'une nouvelle forme de traitement collectif de la nature, qui traduit la matérialisation de nouvelles manières de voir et d'interpréter la place que se redéfinissent les sociétés contemporaines sur une terre de plus en plus domestiquée.

Abstract

Speaking from the background of a work experience in tropical forestry, I present a very personal interpretation of the opposition between hortus and ager developed by Barrau to characterize the diversity of nature and resource domestication. Integrating the particularities linked to forest ecosystems and to the relations between farmers and forests, I propose to define a third dimension in domestication, embodied in the paradigm of "domestic forest". I then propose to reinterpret deforestation dynamics in the tropics by the light of the contemporary crisis of the relation between societies and nature in general, and forests in particular. Finally, I suggest that the renovated discussions about forest conservation and restoration reveal the emergence of a new form of collective treatment of nature. This new way of treating nature materializes the new role contemporary societies set for themselves in a planet that becomes more and more domesticated.

creative commons